

AVANT-PROPOS

Notre vrai moi n'est pas tout entier en nous.

Jean-Jacques Rousseau

Depuis vingt ans, j'habite dans une ville nouvelle, à quarante kilomètres de Paris, Cergy-Pontoise. Auparavant, j'avais toujours vécu en province, dans des villes où étaient inscrites les marques du passé et de l'histoire. Arriver dans un lieu sorti du néant en quelques années, privé de toute mémoire, aux constructions éparpillées sur un territoire immense, aux limites incertaines, a constitué une expérience bouleversante. J'étais submergée par un sentiment d'étrangeté, incapable de voir autre chose que les esplanades ventées, les façades de béton rosé ou bleu, le désert des rues pavillonnaires. L'impression continuelle de flotter entre ciel et terre, dans un *no man's land*. Mon regard était semblable aux parois de verre des immeubles de bureaux, ne reflétant personne, que les tours et les nuages.

Je suis sortie peu à peu de cette schizophrénie. J'ai aimé vivre là, dans un endroit cosmopolite, au milieu d'existences commencées ailleurs, dans une province française, au Viêt-nam, au Maghreb ou en Côte-d'Ivoire — comme la mienne, en Normandie. J'ai regardé à quoi jouaient les enfants au pied des immeubles, comment les gens se promenaient dans les rues couvertes du centre commercial des Trois Fontaines, attendaient sous les Abribus. J'ai prêté attention aux propos qui s'échangeaient dans le R.E.R. J'ai eu envie de transcrire des scènes, des paroles, des gestes d'anonymes, qu'on ne revoit jamais, des graffiti sur les murs, effacés aussitôt tracés. Tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, provoquaient en moi une émotion, un trouble ou de la révolte.

Ainsi est né ce journal du dehors que j'ai poursuivi jusqu'en 1992. Il ne s'agit pas d'un reportage, ni d'une enquête de sociologie urbaine, mais d'une tentative d'atteindre la réalité d'une époque — cette modernité dont une ville nouvelle donne le sentiment aigu sans qu'on puisse la définir — au travers d'une collection d'instantanés de la vie quotidienne collective. C'est, je crois, dans la façon de regarder aux caisses le contenu de son Caddie, dans les mots qu'on prononce pour demander un bifteck ou apprécier un tableau, que se lisent les désirs et les frustrations, les inégalités socioculturelles. Dans la caissière humiliée par la cliente, le S.-D.-F. qui fait la manche et que les gens évitent, les violences et les hontes de la société — dans tout ce qui semble anodin et dépourvu de signification parce que trop familier ou ordinaire. Il n'y a pas de hiérarchie dans les expériences que nous avons du monde. La" sensation et la réflexion que suscitent les lieux ou les objets sont indépendants de leur valeur culturelle, et l'hypermarché offre autant de sens et de vérité humaine que la salle de concert.

J'ai évité le plus possible de me mettre en scène et d'exprimer l'émotion qui est à l'origine de chaque texte. Au contraire, j'ai cherché à pratiquer une sorte d'écriture photographique du réel, dans laquelle les existences croisées conserveraient leur opacité et leur énigme. (Plus tard, en voyant les photographies que Paul Strand a faites des habitants d'un village italien, Luzzano, photographies saisissantes de présence violente, presque douloureuse — les êtres sont là, seulement là —, je penserai me trouver devant un idéal, inaccessible, de l'écriture.)

Mais, finalement, j'ai mis de moi-même beaucoup plus que prévu dans ces textes : obsessions, souvenirs, déterminant inconsciemment le choix de la parole, de la scène à fixer. Et je suis sûre maintenant qu'on se découvre soi-même davantage en se projetant dans le monde extérieur que dans l'introspection du journal intime — lequel, né il y a deux siècles, n'est pas forcément éternel. Ce sont les autres, anonymes côtoyés dans le métro, les salles d'attente, qui, par l'intérêt, la colère ou la honte dont ils nous *traversent*, réveillent notre mémoire et nous révèlent à nous-mêmes.

ANNIE ERNAUX 1996

Avant-propos inédit de l'auteur

Sur le mur du parking couvert de la gare R.E.R. il y a écrit : DEMENCE. Plus loin, sur le même mur, JE T'AIME ELSA et IF YOUR CHILDREN ARE HAPPY THEY ARE COMUNISTS.

Ce soir, dans le quartier des Linandes, une femme est passée sur une civière tenue par deux pompiers. Elle était en position surélevée, presque assise, tranquille, les cheveux gris, entre cinquante et soixante ans. Une couverture cachait ses jambes et la moitié du corps. Une petite fille a dit à une autre, « il y avait du sang sur son drap ». Mais il n'y avait pas de drap sur la femme. Elle a ainsi traversé la place piétonne des Linandes comme une reine au milieu des gens qui allaient faire leurs courses à Franprix, des enfants qui jouaient, jusqu'à la voiture des pompiers, sur le parking. Il était cinq heures et demie, il faisait clair et froid. Venue du haut d'un immeuble qui borde la place, une voix a crié : « Rachid! Rachid! » J'ai mis mes courses dans le coffre de ma voiture. Le ramasseur de caddies était adossé au mur du passage qui conduit du parking à la place. Il avait un blazer bleu et toujours le même pantalon gris tombant sur de grosses chaussures. Il a un regard terrible. Il est venu ramasser mon caddie quand j'étais presque sortie du parking. Pour rentrer chez moi, j'ai pris la voie qui longe la tranchée ouverte pour la prolongation du R.E.R. J'avais l'impression de monter vers le soleil qui se couchait entre les barres entrecroisées des pylônes dévalant vers le centre de la Ville Nouvelle.

Dans le train vers Saint-Lazare, une vieille femme s'est assise à une place près de l'allée, elle parlait à un jeune garçon — peut-être son petit-fils — resté debout : « Partir, partir, tu n'es pas bien où tu es? Pierre qui roule n'amasse pas mousse. » Il a les mains dans les poches, il ne répond pas. Puis : « Quand on voyage on voit des gens. » La vieille dame rit : « T'en verras des beaux et des laids partout! » Son visage reste jubilant pendant qu'elle regarde devant elle, cessant de parler. Le garçon ne sourit pas et fixe ses chaussures, appuyé à la paroi du train. En face d'eux une belle femme noire lit un roman de la collection Harlequin, *Une ombre sur le bonheur*.

Samedi matin, au Super-M du centre commercial des Trois-Fontaines, une femme avance entre les rayons du « Ménage », une brosse à balai dans les mains. Elle parle toute seule, l'air tragique : « Où sont-ils passés? C'est difficile de faire des commissions à plusieurs. »

Foule muette aux caisses. Un Arabe regarde constamment l'intérieur de son caddie, les quelques choses qui gisent au fond. Satisfaction de posséder bientôt ce qu'il désirait, ou crainte d'en « avoir pour trop cher », ou les deux. Une femme en manteau brun, la cinquantaine, jette ses paquets avec rudesse sur le tapis roulant, les saisit à nouveau brutalement quand ils sont enregistrés et les rejette dans le caddie. Elle laisse remplir son chèque par la caissière et signe lentement.

Dans les rues couvertes du centre commercial, les gens s'écoulent avec difficulté. On réussit à éviter, sans les regarder, tous ces corps voisins de, quelques centimètres. Un instinct ou une habitude infailible. On n'est cogné dans le ventre ou le dos que par les caddies et les enfants. « Regarde où tu marches! » s'exclame une mère à son petit garçon. Quelques femmes en harmonie avec les lumières et les mannequins des vitrines, lèvres rouges, bottes rouges, fesses étroites dans des jeans, crinière sauvage, avancent avec détermination.

Il est monté à Achères-Ville, vingt, vingt-cinq ans. Il s'est installé sur deux places, les jambes de biais, allongées. Il sort de sa poche une pince à ongles et s'en sert, regardant après chaque doigt traité la beauté produite, en étendant la main devant lui. Les voyageurs autour font mine de ne pas voir. Il semble posséder une pince à ongles pour la première fois. Heureux avec insolence. Personne ne peut rien contre son bonheur de — comme signifie l'air des gens autour — mal-éduqué.

Une petite fille, dans le train, oblige sa mère à lui lire un livre dont chaque page commence ainsi : « Quelle heure est-il? — Il est l'heure de... » (déjeuner, aller à l'école, nourrir le chat, etc.). La mère le lit tout haut une fois. La petite fille exige de lire à son tour. Mais elle ne sait pas encore, semble-t-il, elle a seulement retenu par cœur ce que sa mère lui a lu (sans doute plusieurs fois déjà) car elle se trompe sur les actions qu'il convient de faire à telle heure. Sa mère la corrige. La petite fille répète avec jubilation, de plus en plus fort : « Il est quatre heures, c'est l'heure de sortir bébé — il est cinq heures, c'est l'heure de changer l'eau du poisson », etc. Elle prend un plaisir de plus en plus haletant à répéter cette ronde implacable d'heures et d'activités autoritairement liées. Elle s'énerve, s'agite sur son siège, tourne les pages du livre avec une sorte de colère, « quelle heure est-il c'est l'heure de ». Normalement, ce vertige de la répétition, habituel aux enfants, doit atteindre bientôt son paroxysme, des cris, des pleurs et une claque. Ici, la petite fille se jette sur sa mère et lui dit : « Je veux te mordre. »

Ce dimanche matin, sur la place des Linandes, le marchand de légumes qui jouxte le Franprix arrose les salades de l'étal avec un petit arrosoir. Malaise, comme s'il était en train d'uriner dessus. C'est un homme sec, en blouse bleue, avec une fine moustache. Sur le parking, le ramasseur de caddies est appuyé à un mur. Il doit avoir entre vingt-cinq et trente ans. Un type s'approche de lui : « Tu veux un clope? » Il se détache du mur et prend la cigarette sans retirer ses gros gants de laine. Il l'allume à la cigarette du type. Le temps est pur et froid.

À la boucherie du village, au bas de la Ville Nouvelle, on attendait d'être servi. Quand son tour est arrivé une femme a dit :

« Je voudrais un bifteck pour un homme. » Ensuite, le boucher a demandé : « Et avec ça ? - C'est tout », a-t-elle dit en sortant son porte-monnaie.

Sur la ligne Mairie d'Issy, une femme avec un foulard sur la tête regarde par la fenêtre avec attention le noir du souterrain, comme si elle se trouvait dans un train et qu'elle voie défiler des plaines et des villages. Brusquement, elle s'adresse à sa voisine : « Rien que des drogués, et ils sont méchants vous savez! » Ses propos deviennent indistincts. On comprend seulement « vous savez, ce ministre juif qui a relâché tous les gens en prison ».

Depuis longtemps, à la Samaritaine des Trois-Fontaines, on entend une voix d'homme qui, sur des tons différents, interrogatif, rieur, comminatoire, badin, etc., nous incite à acheter tout le magasin : « C'est bientôt l'hiver, vous avez besoin de gants et d'écharpes bien chaudes, venez voir le rayon gants » ou : « Avez-vous songé, madame, que la qualité d'une parfaite maîtresse de maison se voyait dans l'art de la table? Au rayon vaisselle... », etc. Une voix jeune, enjôleuse. Aujourd'hui, l'homme de cette voix se trouvait au milieu des jouets, le micro à la main. C'est un type roux, à demi chauve, avec d'énormes lunettes de myope, de petites mains grasses.

J'ai acheté *Marie-Claire* à la gare de la Ville Nouvelle. L'horoscope du mois : « Vous allez rencontrer un homme merveilleux. » Plusieurs fois dans la journée je me suis demandé si l'homme à qui j'étais en train de parler était celui-là.

(En écrivant cette chose à la première personne, je m'expose à toutes sortes de remarques, que ne provoqueraient pas « elle s'est demandé si l'homme à qui elle était en train de parler n'était pas celui-là ». La troisième personne, il/elle, c'est toujours l'autre, qui peut bien agir comme il veut. « Je », c'est moi, lecteur, et il est impossible - ou inadmissible — que je lise l'horoscope et me conduise comme une midinette. « Je » fait honte au lecteur.)

L'aveugle de la station Saint-Lazare était là. On commence à l'entendre quand on glisse le ticket dans le tourniquet. Une voix puissante, pleine de fausses notes, au bord de l'éraïllement. Il chante toujours les mêmes chansons, qu'on a apprises à l'école ou en colonie de vacances, comme « Là-haut sur la montagne, l'était un vieux chalet », aussi « Je ne regrette rien » d'Edith Piaf. Il se tient très droit, la tête penchée en arrière comme tous les aveugles, à la jonction de deux couloirs, avant la bifurcation vers Porte de la Chapelle ou Mairie d'Issy. Dans une main la canne blanche, dans l'autre une timbale, un chien mou à ses pieds. Souvent, parmi les gens qui se précipitent, quelqu'un — généralement une femme - dépose dans la timbale une pièce qui tinte fortement. Aussitôt l'aveugle s'arrête de chanter et crie à la cantonade MERCI BIEN ET BONNE JOURNEE. Personne ne peut ignorer qu'un acte de générosité vient de s'accomplir, qui portera chance à son auteur. Aumône parfaite. Contre une pièce à un pauvre propre et digne, aux chansons d'hier, des remerciements publics et l'espérance de se concilier la faveur du destin toute la journée. C'est sans doute le pauvre du métro qui reçoit le plus d'argent. Il avait aujourd'hui un pardessus gris à chevrons et une écharpe noire. Je suis passée très au large de lui, comme ceux qui ne lui donnent rien.

Le directeur de la galerie de peinture, rue Mazarine, dit à une visiteuse, d'une voix mesurée, devant un tableau : « Une toile d'une telle sensualité. » La femme soupire profondément, comme plongée dans le désespoir par cette constatation, ou incapable de supporter une sensation aussi puissante. Maintenant ils parlent à voix basse. L'homme, plus distinctement : « Et regardez la tache rouge au milieu, c'est extraordinaire... On ne met pas une tache rouge en plein milieu... » Le tableau est fait d'une surface ocre, craquelée, peut-être représente-t-il des roches au soleil. Le titre indiqué sur le catalogue : « Ardèche, la tache rouge ». Je cherche à associer la sensualité telle que je la sens à ce paysage désertique qu'il me semble voir. Il y a là une opération de l'esprit, ou de la sensibilité, que je n'arrive pas à effectuer. Impression qu'il me manque l'initiation à un savoir. Mais il ne s'agit pas de savoir puisque — en y réfléchissant - à la place « d'une telle sensualité », ils auraient bien pu dire « une telle fraîcheur! » ou « une telle violence! » sans que l'absence de rapport entre le tableau et l'appréciation soit modifiée : il ne s'agit que de l'acquisition d'un code. Le prix de tous les tableaux de la galerie était compris entre deux millions et deux millions et demi anciens.

Lumières et moiteur de Charles-de-Gaulle-Étoile. Des femmes achetaient des bijoux au pied des escaliers mécaniques parallèles. Dans un couloir, il y avait écrit sur le sol, dans un emplacement délimité à la craie : « Pour manger. Je suis sans famille. » Mais celui ou celle qui avait marqué cela était parti, le cercle de craie était vide. Les gens évitaient de marcher dedans.

Il y a aux Philippines maintenant un « musée Marcos » (*Le Monde* d'hier). On montre aux gens le palais de l'ancien dictateur et de sa femme. La raison officielle est de susciter l'indignation devant ces richesses et ce luxe mais dans la réalité c'est la jouissance qui l'emporte : voir tout ce dont on est privé et avoir le droit d'en rire, de se l'approprier par la parole et le regard. Ainsi, l'intérêt des visiteurs et des visiteuses du « musée » va d'abord, presque exclusivement, aux dessous de soie d'Imelda, la femme de Marcos. La Révolution de ce pays aboutit là, aux signes du sexe d'une femme, pourtant haïe. Cinq cents soutiens-gorge, culottes et porte-jarretelles, devant lesquels on défile, qu'on touche, les femmes en rêvant de les mettre et les hommes de se branler dedans.

Samedi, à Super-M, la caissière est âgée -par rapport aux autres, qui ont moins de vingt-cinq ans - et lente. La cliente, quarantaine, simplicité recherchée, lunettes fines, demande une rectification : son ticket de caisse n'est pas juste. Il faut appeler une surveillante qui, seule, pourra faire enregistrer l'erreur et la modification de l'erreur par la machine. C'est fait. La surveillante s'en va. La caissière passe à une autre cliente. La petite femme à lunettes, qui était toujours là, en train de révéifier son compte, interpelle à nouveau la caissière : « Il y a encore quelque chose qui ne va pas. » La caissière abandonne la cliente qu'elle était en train d'enregistrer. Nouvelles explications de la petite femme qui montre à la caissière son ticket. Celle-ci le prend et le regarde, sans comprendre. Elle ré-appelle la surveillante. La petite femme déballe toutes les marchandises contenues dans son caddie, la surveillante pointe au fur et à mesure tandis que la caissière reprend sa cliente en cours. L'opération de déballage et de pointage terminée, la surveillante se tourne vers la caissière, en lui mettant le ticket sous le visage : « Sur le ticket de la dame, il y a 57 F. Aucun produit ne correspond à 57 F. D'autre part, quatre piles de transistor à 17 F ne sont pas tapées. » La caissière ne dit rien. La surveillante recommence : « Vous voyez bien qu'il y a une erreur. Cinquante francs. » La caissière ne regarde pas la surveillante. Elle est grise, grande et plate, ses mains qui ont quitté la machine enregistreuse pendent le long du corps. La surveillante insiste : « Vous voyez bien tout de même! » Tous les clients qui font la queue entendent. Un peu plus loin, la petite femme attend son dû, sans expression sous ses cheveux bien coiffés. Face à la puissance anonyme de Super-M, elle se dresse comme la consommatrice sûre de son droit. La vieille caissière, qui s'est remise à taper sans un mot, n'est qu'une main qui ne doit pas se tromper, ni au profit de l'un, ni au profit de l'autre.

Au conservatoire de musique, installé dans le centre culturel, il y avait une audition de piano. Les enfants montaient sur la scène, chacun leur tour, réglant le tabouret, vérifiaient la position des mains et attaquaient leur morceau. Les parents dans les fauteuils en gradins étaient anxieux et compassés. Une petite fille est venue jouer en robe longue blanche, avec des chaussures blanches et un gros nœud dans les cheveux. À la fin de l'audition, elle a apporté une gerbe de fleurs au professeur. C'était comme

un rêve ancien au cœur de la Ville Nouvelle, avec les gestes et la cérémonie des salons d'autrefois. Mais les parents ne conversaient pas entre eux, chaque famille désirait que son enfant à elle soit le meilleur, justifie l'espoir que celui-ci fasse un jour partie d'une élite dont ils n'avaient ce soir que la théâtralité.

Au bas des lotissements de maisons clean, rosés, crème, avec des volets verts (une petite fille ouvrait ceux d'un rez-de-chaussée et je voyais des plantes, des fauteuils en rotin à travers la baie), séparé de cette zone urbanisée par une rue bordée de pelouses, commence un terrain vague, avec des bosquets, quelques maisons abandonnées, un sentier creusé de fondrières remplies d'eau. Il y a des objets jetés partout, dans les broussailles, sur les bords du sentier. Un papier de sablés hollandais Spirits, une bouteille cassée de Coca-Cola, des emballages de bière, la Gazette-Télex, un tuyau de fer, des bouteilles de plastique aplaties, une matière blanche avec des cloques — peut-être du carton détrempe — comme un amas de rosés des sables. Cet endroit désolé est donc constamment fréquenté, mais à des heures indéfinissables, plutôt nocturnes sans doute. Signes de présences accumulés, de solitudes successives. Signes surtout alimentaires, mais on ne vient pas là d'abord pour manger, mais pour s'isoler, à deux ou en petit groupe. Il est naturel de jeter les boîtes et les papiers dans cet endroit sauvage, remporter ses traces est un geste du surmoi civilisé.

Métamorphose de tous ces objets, cassés, froissés, nivelés, à la fois intentionnellement par les gens qui les ont laissés et par les intempéries. Additionnant deux usures.

Nous sommes devant le distributeur de billets du centre commercial, les uns derrière les autres. Un confessionnal sans rideaux. Un guichet s'ouvre, les mêmes gestes pour tous, attendre, la tête légèrement penchée, appuyer sur des touches, attendre, prendre l'argent, le ranger, s'en aller en évitant de regarder les gens autour de soi.

Sur l'écran s'affiche : « Votre carte est illisible. » Je reste interdite, sans comprendre, comme accusée d'un acte répréhensible que je ne connais pas. Je ne sais pas pourquoi ma carte de crédit, justement la mienne, est illisible. Je refais les opérations indiquées par l'ordinateur. À nouveau : « Votre carte est illisible. » Horreur du mot « illisible ». C'est moi qui suis illisible, fautive. Je reprends ma carte et m'en vais sans argent. Je comprends qu'on brise un distributeur de billets, en l'injuriant.

Sur l'autoroute, à la hauteur des tours de Marcouville, un chat écrasé, comme inscrit dans le goudron.

En sortant de l'ascenseur, dans le parking souterrain, troisième sous-sol, le vrombissement des extracteurs d'air. On n'entendrait pas les cris en cas de viol.

Souvenirs en passant en voiture devant l'immeuble noir de 3 M Minesota dont toutes les baies étaient éclairées : quand j'ai commencé de vivre dans la Ville Nouvelle, je me perdais toujours et je continuais de rouler, trop affolée pour m'arrêter. Dans le centre commercial, j'essayais de bien me rappeler par quelle porte j'étais entrée, A, B, C ou D, afin de retrouver la sortie. Je tâchais aussi de ne pas oublier dans quelle travée du parking j'avais garé ma voiture. J'avais peur d'errer jusqu'au soir sans la retrouver, sous la dalle de béton. Beaucoup d'enfants se perdaient dans le supermarché.

Rien que le cul, et, dans un coin de mur plus sombre, en rouge, Il n'y a pas de sous-hommes.

Journaux d'annonces gratuits chaque semaine dans la boîte aux lettres. « PROFESSEUR SOLO-DRAME. LE GRAND MARABOUT est enfin parmi nous. Il se propose de résoudre tous vos problèmes : amour, affection retrouvée, fidélité entre époux, désenvoûtement, concours, succès aux sports, retour immédiat au foyer de la personne que vous aimez. Si vous voulez être heureux passez sans tarder me consulter. Travail sérieux, efficace. Résultat garanti. 131ter, av. de Clichy. 2^e étage porte droite. » (Photo d'un bel Africain dans l'encadré.) En quelques lignes, un tableau des désirs de la société, une narration à la troisième personne, puis à la première, un personnage à l'identité ambiguë, savant ou magicien, au nom poétique et théâtral, deux registres d'écriture, le psychologique et le technico-commercial. Un échantillon de fiction.

Phrase qui se détachait sur la copie que relisait un étudiant dans le R.E.R., entre Châtelet-Les Halles et Luxembourg : « La vérité est liée à la réalité. »

Des familles, des jeunes, se promenaient dans les allées du centre commercial, lentement, en rangs serrés, dans la tiédeur et les lumières. Presque personne ne travaille entre Noël et le jour de l'An, on vient ici l'après-midi. Les soldes d'hiver ont commencé. Bien que je ne sois venue que pour acheter du café, au bout de quelques minutes, désir de manteaux, chemisiers, sacs, c'est-à-dire que je me voyais successivement dans des quantités de manteaux et de chemisiers. Par exemple des manteaux noirs, en dépit du fait que je possède déjà un trois-quarts noir (mais ce n'est pas pareil, ce n'est jamais pareil, d'innombrables différences entre les modèles convoités et celui qu'on a, le col, la longueur, le tissu, etc.). État étrange où j'ai envie de toutes les fringues, indistinctement, où la chose la plus importante et urgente est d'acheter un manteau ou un sac. Au-dehors mon désir tombe.

Dans le magasin Hédiard, la vendeuse, une extra embauchée pour les fêtes, a défait le paquet pour offrir qu'elle venait de préparer. Elle avait peur de ne pas avoir mis les huit petits pots de miel et de confiture. Elle le refait, tenant le paquet d'une main et de l'autre prenant un rouleau d'étiquettes autocollantes Hédiard, dont elle en détache une avec la bouche. Une femme est entrée, l'air hautain. Elle a désigné du doigt dans le compartiment réfrigéré les modèles de glace qu'elle désirait pour le soir du réveillon, « celle-ci », « celle-ci », parcourant du regard ensuite brièvement les clients, sans insister, comme si elle ne voyait personne en réalité. Elle a commandé du foie gras et dit, qu'aujourd'hui, il lui fallait du pain Poilâne.

Salon de coiffure Gérard Saint-Karl. J'ai cherché longtemps qui était Gérard Saint-Karl parmi les hommes qui coiffent. Je pensais que c'était le plus âgé, encore beau, genre apache. Plus tard, j'ai remarqué les photos d'hommes au mur, et j'ai cru voir une ressemblance entre ces derniers et les jeunes gens à pantalons larges, aux cheveux en brosse, qui coiffent. Récemment, je me suis rendu compte que Gérard Saint-Karl était le nom d'une chaîne de coiffure unisexe et qu'il n'y avait peut-être personne s'appelant ainsi. Impression d'avoir été trompée.

Toutes les coiffeuses ont des têtes de fête, maquillages vifs, boucles d'oreilles lourdes et rutilantes, cheveux rouges, mèches bleues. Elles représentent leur fonction et leur visée : transformer toute tête en boucles, volutes, éclat de jais ou de soleil, éblouissement d'un jour (le lendemain ce n'est déjà plus ça). Coiffeurs et coiffeuses appartiennent à un monde en couleurs, théâtral, tous vêtus à la pointe de la mode, excentriques hors du salon. Le patron, l'encore beau faux Gérard Saint-Karl, était vêtu en cow-boy il y a six mois, pantalon et veste de cuir laissant voir une bande de ventre bronzé, horizontale. Dernièrement en danseur, tout en blanc, bande de peau verticale par l'échancrure de la chemise ouverte jusqu'à la taille. Maintenant il évolue vers Lawrence d'Arabie, vaste pantalon noir plissé, resserré aux chevilles, chemise blanche, écharpe à plusieurs tours au cou, une barbe, les cheveux longs. Une femme, à peu près du même âge, qui doit être son épouse, se métamorphose symétriquement, pantalons de plus en plus étroits, anneaux aux oreilles de plus en plus grands, faux cils, mais toujours dans le même sens, celui de la sophistication. Il a une bonne longueur d'avance sur elle dans son pantalon à la turque.

L'esthéticienne qui a été engagée avant Noël, pour l'épilation, le maquillage - très mademoiselle chic, passant d'une cliente à l'autre en proposant ses soins et ses tarifs —, apportait aujourd'hui du café dans un gobelet en plastique aux femmes attendant que la teinture prenne. Plus tard, elle balayait les cheveux tombés et faisait la caissière. Personne n'avait besoin de soins esthétiques.

« Tu crois qu'on a le temps d'aller à... (inaudible).

— Comment?

— Tu deviens sourde!

— Non non. »

Un grand et gros garçon- d'environ dix-huit ans est assis en face d'une femme, sa mère sans doute, dans le train pour Paris. Des lèvres énormes, de petits yeux.

« ...

— Hein?

— Tu vois, tu deviens sourde! »

Elle se penche davantage pour saisir les paroles. Il exulte : « Tu deviens sourde! » Il a de grosses cuisses écartées sous son imper, un sourire de maître.

Dans le couloir du métro, désert au milieu de l'après-midi, un homme était adossé au mur, la tête baissée. Il ne faisait pas la manche. En arrivant à sa hauteur, on s'apercevait qu'il avait la braguette ouverte, montrant ses couilles. Geste insupportable à voir, forme déchirante de la dignité : exposer qu'on est un homme. Les femmes en passant se détournent. On ne peut pas lui donner d'aumône, juste feindre de n'avoir rien vu et garder en soi cette vision jusqu'à l'arrivée de la rame. C'est un geste qui ruine tout, la vanité des porteuses de fourrure, le pas décidé des conquérants de marchés, la soumission des chanteurs et des mendiants à qui on donne une pièce.

Pourquoi je raconte, décris, cette scène, comme d'autres qui figurent dans ces pages. Qu'est-ce que je cherche à toute force dans la réalité ? Le sens ? Souvent, mais pas toujours, par habitude intellectuelle (apprise) de ne pas s'abandonner seulement à la sensation : la « mettre au-dessus de soi ». Ou bien, noter les gestes, les attitudes, les paroles de gens que je rencontre me donne l'illusion d'être proche d'eux. Je ne leur parle pas, je les regarde et les écoute seulement. Mais l'émotion qu'ils me laissent est une chose réelle. Peut-être que je cherche quelque chose sur moi à travers eux, leurs façons de se tenir, leurs conversations. (Souvent, « pourquoi ne suis-je pas cette femme ? » assise devant moi dans le métro, etc.)

Station de Port-Royal en réfection. La verrière de la gare est enfermée dans des palissades. Sur le quai, on voit encore la façade ensoleillée, distante et bourgeoise du *Beauvoir Hôtel*.

À la consultation publique d'orthopédie de l'hôpital Cochin, il faut entrer dans un box d'un mètre sur un mètre cinquante, avec un banc étroit et une patère pour accrocher les vêtements. Sur la porte du fond, par laquelle on entre directement dans le bureau du chirurgien, est affichée une feuille d'instructions. Elle indique comment il faut se dénuder suivant la partie du corps pour laquelle on vient consulter : le haut pour l'épaule, le bas pour la hanche. On ne sait pas si l'on peut garder ses chaussures, son slip, s'il faut être vraiment nu. Il y a trois boxes, A, B, C, sortes de sas entre la salle d'attente et le cabinet du chirurgien. Dans l'un d'eux, un couple chuchote fort, l'homme se demande, d'une voix plaintive, ce qu'il doit enlever, la femme donne son avis. On entend aussi clairement les paroles du chirurgien avec le patient qu'on vient d'extraire du box, aussitôt rempli par une autre personne. « Vous pesez combien? - 86 kilos. » Un silence. Le chirurgien réfléchit ou il fait bouger les membres de la patiente. Puis il commente le cas en termes scientifiques, sans doute à l'usage d'internes et d'une secrétaire dont on entend la machine à écrire. Quand la consultation se termine visiblement, je commence à éprouver de l'angoisse. La porte du box va s'ouvrir et je serai exposée en slip devant quatre ou cinq personnes. Mouvement d'arrêt avant d'oser sortir, d'avancer dans le bureau en pleine lumière, comme les poules lorsqu'on leur ouvre la porte du poulailler et qu'elles restent d'abord tapies au fond.

Le soir, sur le quai de la gare Saint-Lazare, on voit s'éloigner les lumières des fenêtres des trains qui partent, puis les points rouges à l'arrière du dernier wagon. Du fond, d'autres trains arrivent, on se demande vers quel quai ils vont se diriger, si ce sera celui où l'on attend, serrés, immobiles. Des oiseaux s'élancent vers le haut de la verrière.

Le ramasseur de caddies des Linandes n'est plus là. Maintenant il y a des chariots à pièces.

À deux caisses voisines, au supermarché, deux filles discutent et rient en tapant les articles sans s'occuper des clients. Elles semblent évoquer une camarade dont les fréquentations leur paraissent douteuses : « Si mon père me voyait ramener ça chez moi ! » L'autre renchérit : « Et le pire, c'est qu'elle n'a même pas honte ! »

Le président de la République a parlé à la télévision dimanche. Plusieurs fois il a dit « beaucoup de petites gens » (pensent ceci, souffrent de cela, etc.), comme si ces gens qu'il qualifie ainsi ne l'écoutaient ni ne le regardaient, puisqu'il est inouï de laisser entendre à une catégorie de citoyens qu'ils sont des inférieurs, encore plus inouï qu'ils acceptent d'être traités ainsi. Cela signifiait aussi qu'il appartenait, lui, aux « grandes gens ».

Ania Francos a un cancer. Elle écrit dans *L'Autre Journal* la «Chronique d'une mort annoncée ». En ce moment, elle est dans un centre anticancéreux où elle vient d'arriver pour se faire enlever une métastase au cerveau. Elle raconte. Elle parle de son petit garçon qui lui a demandé « est-ce que tu vas vivre jusqu'à ce que je sois grand ». On ne peut pas *lire* cela, nous pensons habituellement tout par rapport à la vie. Pour Ania Francos, tout est par rapport à la mort. Dans le R.E.R., je lis ses mots, sa douleur, elle est vivante. Dans quelques mois, quelques années, elle sera morte. On ne peut lire qu'avec cette pensée. Ania Francos rend tous les autres textes de *L'Autre Journal* illisibles.